

Anaïs Le Maraïs



MISS SCARLETT

DANS LE CIMETIÈRE
AVEC LA PELLE

Anais Le Marais

Miss Scarlett dans le cimetière avec la pelle

© Anaïs Le Marais, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5105-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À toutes celles qui trainent un lourd secret
qu'elles ne veulent révéler à personne
et surtout pas à elles-mêmes*

— 1 —

La bénévole

J'arrivais de Jersey. Comme beaucoup de touristes qui viennent passer la journée sur cette île Anglo-Normande, je m'étais amusée à en faire le tour complet en bus décapoté. Crinière au vent et doigt sur l'appli caméra de mon téléphone, j'avais découvert la beauté de la flore locale et la laideur des vestiges de l'occupation allemande.

J'aurais sans doute mieux apprécié la promenade si la mer n'avait pas foutu le camp juste avant mon arrivée. Le phénomène de grande marée étant ce qu'il est, il ne restait autour de l'île que quelques flaques d'eau abandonnées sur un plancher océanique d'un brun boueux. J'avais donc dû me contenter de humer l'air du grand large, faute de pouvoir admirer la source de cette odeur vivifiante.

Pour clore ma visite, j'avais fait un peu de lèche-vitrine dans les jolies petites rues de Saint-Hélier avant de rentrer en France par Granville. La mer était houleuse dans la Manche, et les passagers vomissaient tripes et boyaux autour de moi. J'avais la chance de ne pas souffrir du mal de mer et c'est avec une chevelure ébouriffée mais un estomac en paix que je sortis du ferry.

Je récupérai le bagage que j'avais laissé en consignation pour la journée et me dirigeai à grands pas vers l'entrée du port. Près de seize heures trente. Jack — trente-neuf ans, ingénieur à Bordeaux, grand passionné de voile — devait m'attendre pour me conduire jusqu'en

Charente-Maritime, prochaine étape sur mon parcours.

Dès que j'avais réservé ce covoiturage, Jack-le-conducteur m'avait contactée pour m'aviser qu'il voyageait avec un gros chien. J'avais répondu à son message en précisant que j'adorais les chiens et que voyager en compagnie d'un gros toutou m'importait peu à condition de ne pas arriver à destination couverte de bave. Il m'avait assuré que son chien était très propre et, dans la foulée, avait proposé de me cueillir au sortir du ferry sans même que je ne lui demande.

Pour me permettre de le repérer sur le parking, j'avais noté le modèle de sa voiture et le numéro de sa plaque. Je n'eus même pas à utiliser l'information car je remarquai de loin un homme qui marchait dans l'allée centrale avec un chien d'une taille impressionnante.

En me rapprochant, je devinai qu'au bout de la laisse se tenait un grand danois ou dogue allemand. Un animal élégant, racé, aussi haut sur pattes qu'un cheval de petite taille. Celui-là avait un splendide pelage bleu acier qui brillait sous le soleil de fin d'après-midi. Une tête énorme, un cou large, une mâchoire carrée, des oreilles droites taillées en pointe et des yeux foncés au regard intelligent. Des yeux qui m'observaient attentivement alors que j'approchais.

— Jack ? Bonjour, dis-je en m'arrêtant devant l'homme et son chien géant. C'est vrai que c'est un gros toutou.

— Oui, un peu.

L'homme était fidèle à la photo qui accompagnait son profil sur le site de covoiturage. Un type au visage rond surmonté d'une épaisse tignasse brune qui lui tombait sur le front. Je compris à son regard qu'il m'avait reconnue, lui aussi. Avec ma longue chevelure auburn qui tirebouchonne dans tous les sens et ma peau d'albâtre criblée de taches de rousseur, il faut dire que je suis assez facile à identifier, même de loin.

J'allais me présenter quand le chien se redressa avec une agilité surprenante pour sa grande taille, et posa ses pattes sur mes épaules. Mon champ de vision fut aussitôt envahi par une truffe humide dont la couleur et la texture rappelaient un beau cuir tanné. La truffe avança, ma vue se brouilla, et une chose douce et fraîche s'écrasa délicatement

dans mon rouge à lèvres.

— Hiiiiii !

— Tintin, non ! Assis.

L'intéressé s'exécuta volontiers avec l'air innocent de celui qui nie toute implication dans les faits.

— Mon Dieu... Est-ce que ça va ?

— Heu... oui, je crois, répondis-je en essuyant mes lèvres mouillées avec le dos de ma main.

— Je m'excuse, bredouilla l'homme, affreusement gêné. C'est la première fois qu'il me fait un coup pareil. Je ne sais pas ce qu'il lui a pris.

— Ça va. Pas de mal. Juste un peu surprise. Je dois dire que je ne m'attendais pas à ce qu'il me fasse la bise.

— Moi non plus.

J'éclatai de rire devant son air penaud et baissai la tête vers le coupable qui me fixait de ses grands yeux noirs.

— Il est très beau. Je peux le flatter ?

— Il n'attend que ça.

Je posai la main sur la grosse tête. Elle était chaude et douce comme du velours. Je la tapotai énergiquement, pinçai une grosse bajoue entre le pouce et l'index, grattouillai le menton.

— Il s'appelle vraiment Tintin ?

— Oui. C'est ma femme qui a choisi son nom, s'empressa-t-il de préciser comme s'il s'agissait-là d'un détail de la plus haute importance.

— Je trouve que ça lui va comme un gant. N'est-ce pas mon grand, dis-je, sans lever les yeux du bien nommé. Kili, kili, kili, gazouillai-je comme une idiote en glissant mon doigt dans le sillon naturel qui reliait yeux et narines.

Le chien me regardait avec une telle adoration que j'aurais pu

continuer à le caresser toute la journée. Sa truffe humide glissa dans ma paume, s'aventura sur mon poignet et renifla ma peau avec intérêt. L'inspection se termina par la sortie d'une grosse langue rose qui me lécha lentement les doigts.

— Bon, c'est assez, toi, fit Jack en s'adressant à son chien. Alors, on y va ? ajouta-t-il à mon intention.

— Oui, bien sûr. Oh merci, c'est gentil, répondis-je, alors qu'il saisissait mon bagage pour le glisser dans le coffre.

Un homme galant, ce Jack.

— Je suis la seule passagère ? demandai-je en m'installant dans la voiture.

— Quand j'ai le chien avec moi, je n'ose jamais prendre quelqu'un à l'arrière.

C'est vrai que la voiture n'était pas très spacieuse pour un animal de ce gabarit. Pour le moment, ça allait. Il était assis bien droit, les oreilles frôlant le plafond, et regardait sagement par la fenêtre.

— En position assise, ça passe encore, continua-t-il comme s'il lisait dans mes pensées. Il prend la place d'une personne. Mais une fois étendu sur le flanc, il monopolise presque toute la superficie disponible. On a quand même un long chemin à faire.

Exactement cinq cents kilomètres. En critères canadiens, la distance était courte. Tout juste si on atteignait la province voisine. Et encore, ça dépendait de la province. Ici en Europe, on pouvait parfois traverser un pays complet avec beaucoup moins de kilométrage au compteur.

N'empêche que, même si j'avais l'habitude de parcourir de grandes distances, un trajet de cinq heures ne me convenait pas trop puisque ça voulait dire que je n'arriverais à destination que vers vingt et une heures trente, si tout allait bien. Encore tôt pour la plupart des gens, mais un peu tard quand on ne connaît pas les personnes chez qui l'on se rend, et que l'on ignore si on aura vraiment un lit pour dormir.

J'ouvris la bouche mais la refermai aussitôt, soudain indécise. Même si

je parle couramment le français, il n'en reste pas moins que ce n'est pas ma langue maternelle. Quand on a passé sa vie à dire «you» à tout le monde, le choix est souvent difficile entre le «tu» et le «vous», ces deux mots mystérieux et sans équivalent en anglais. Un vrai dilemme entre le premier, vite trop familier, et le second, vite trop pompeux.

Dans la majorité des séries — françaises, belges ou suisses — que j'avais regardées à la télé, les personnages se vouvoient la plupart du temps, et ce, même lorsqu'ils se côtoyaient à tous les jours. Vous, vous, et encore vous. Pourtant, depuis que je voyageais dans la francophonie européenne, les gens me tutoyaient automatiquement dès que je me présentais à eux.

J'essayai de me rappeler ce que j'avais appris dans mes cours de français. Pour s'adresser aux inconnus, mieux valait s'en tenir au vouvoiement. Toutefois, le «tu» était acceptable lorsque l'interlocuteur était jeune. Alors, quel pronom fallait-il utiliser avec un inconnu de trente-neuf ans qui en paraissait facilement dix de moins ? Était-il jeune ou vieux ?

La question était délicate. Finalement, je me décidai pour le «tu» en me disant que ça le flatterait de savoir qu'il faisait plus jeune que son âge.

— Tu continues jusqu'à Bordeaux ? commençai-je prudemment.

— Pas tout à fait. J'habite Ambarès-et-Lagrave. Je ne sais pas si tu connais, c'est un peu au nord de Bordeaux.

Le «tu» n'ayant pas fait de vagues, je continuai sur ma lancée.

— Oui, je vois c'est où. Mais j'ai cru comprendre que tu arrives du Havre. C'est quand même une bonne trotte jusque chez toi.

— Oui, c'est pourquoi j'ai pensé qu'on perdrait moins de temps si on mangeait sur le pouce. J'ai pris la liberté d'acheter des sandwiches pour toi. Comme je ne connaissais pas tes goûts, j'en ai pris quelques-uns. Regarde dans la poche de ta portière.

Dans un petit sac de papier, je trouvai trois sandwiches coupés en triangles dans des emballages sous vide, une pâtisserie fourrée à la

praline, et une bouteille d'eau plate.

— Tu as acheté tout ça pour moi ?

— J'espère que c'est OK. J'étais un peu pressé et je n'ai pas eu le temps de faire des sandwiches maison avant de partir.

— Bien sûr que ça me va. C'est vraiment gentil de ta part. Merci beaucoup. Et ça tombe à pic. Je n'ai presque rien mangé ce midi.

— Qu'est-ce que tu fais par ici ?

Je ne saurais dire combien de fois j'avais répondu à cette question depuis que j'avais mis les pieds en Europe dix-huit mois auparavant.

Sur le site de covoiturage, j'avais précisé que j'étais canadienne dans le but de me démarquer parmi les nombreux demandeurs. La stratégie était efficace car les gens m'acceptaient volontiers dans leur voiture, curieux de savoir ce qu'une Canadienne faisait seule dans leur coin de pays. Si la question était à prévoir, la réponse qu'elle recevait variait selon mon humeur du moment.

Quand j'étais fatiguée, que j'avais mal à la tête — un problème récurrent que je trainais depuis l'enfance — ou que je n'avais tout simplement pas envie de bavarder, je me contentais de dire que je faisais du tourisme et venais d'arriver pour un court séjour. Quand j'étais en pleine forme, ce qui était le cas aujourd'hui, j'expliquais volontiers comment je meublais mes journées sans toutefois dévoiler la vraie raison derrière ma présence en Europe.

— Je fais du bénévolat ce qui m'amène à me déplacer un peu partout.

— Du bénévolat ?

Pourquoi les gens étaient-ils toujours aussi surpris quand j'avouais la vérité ? Ça ne ratait jamais.

— C'est ça.

— Mais tu fais quoi, au juste ?

— Un peu de tout. Jardinage, peinture, réorganisation d'espace, traduction de document, mais ma spécialité est la couture. J'ai des doigts